

Il y a quelques semaines, c'était encore un des plus fidèles habitués des Italiens et de l'Opéra, de Longchamps et de la Marche ; il se fournissait de fleurs à la corbeille d'Isabelle, la fameuse bouquetière ; il conduisait des cotillons ; il jovait à la paume ; il se déboîtaït ceci ou cela en franchissant une banquette Irlandaise... Bref, parmi ceux qui ne font rien, c'était un des jeunes gentilshommes les plus occupés de la capitale.

Pourquoi il était venu de chez Tortoni au Pérou ; comment, en l'an de grâce 1876, par une belle matinée de juin, au lieu d'être au bois de Boulogne ou sur nos boulevards, il se trouve dans ce pays légèrement sauvage, quoique très civilisé sous beaucoup de rapports, nous allons le dire.

M. de Lucenay a une sœur, son aînée de deux ou trois ans. Cette sœur, mademoiselle Hortense de Lucenay, s'appelle maintenant madame Salcêdo : elle avait épousé un Espagnol, possesseur de grands biens dans l'Amérique méridionale, et que de graves intérêts avaient fait se fixer à Lima peu de temps après son mariage. La jeune femme avait naturellement suivi son mari ; puis, au bout de quelques années, celui-ci était mort laissant celle-là fort embarrassée pour se défaire d'une exploitation considérable à laquelle elle n'entendait rien.

Philippe promettait depuis longtemps d'aller voir sa sœur. Ce qu'il avait pris de passeports, ce qu'il avait fait préparer de valises et de malles, ce qu'il avait donné de diners d'adieux à ses amis et à ses amies, dans l'intention de partir, est inimaginable ; l'intention y était aussi sincère que possible ; seulement il était toujours venu un obstacle, deux jolis yeux, un baccarat, une partie de chasse, une montagne ou un grain de sable, qui l'avait empêché de la mettre à exécution.

Le Pérou est si loin que, jusque-là, c'était pardonnable. Or, maintenant que sa sœur avait sérieusement besoin de dévouement et d'appui, il n'était plus permis d'hésiter ; aussi Philippe n'hésita pas, il fit de nouveau boucler ses malles, il reprit un passeport, il redonna un dîner d'adieux... après quoi, il songea à se précautionner d'un compagnon de voyage, pour diminuer l'ennui de la traversée.

Cette recherche d'un ami disponible demanda encore quelque temps. Passe encore pour Trouville ou pour Bade, pour la Suisse ou pour l'Italie ; mais, chaque fois qu'il abordait un membre du club par cette proposition saugrenue :

—Veux-tu venir au Pérou ? on lui riait au nez, mais le plus poliment du monde, comme cela se passe entre gentlemen.

De guerre lasse, le comte Philippe avait même proposé à un sportsman qui convoitait un de ses chevaux, une partie bizarre : son enjeu, à lui, était le cheval, l'enjeu du sportsman était le village. Cela s'était joué en vingt carambolages, et Philippe avait perdu, ce qui le privait d'une bête pur sang, tout en ne lui donnant pas le compagnon demandé.

M. de Lucenay commençait à se désespérer, lorsque, un beau matin, en se levant, il s'était frappé le front ; or, chez tous les peuples, ce geste signifie que l'on tient enfin le nom, l'idée, le n'importe quoi vainement cherché jusque-là. C'est même ainsi que, un jour, à Syracuse, il y a deux mille ans, Archimède exprima sa satisfaction d'avoir trouvé le problème fameux qui porte son nom.

—Charles Aubry ! s'écria Philippe ; voilà mon affaire ! comment n'y avais-je pas songé plus tôt ?

Charles Aubry était un jeune naturaliste des plus distingués, de la graine d'académicien, à qui l'exploration scientifique d'une contrée comme le Pérou devait en effet sourire.

Il accepta donc, et se montra même plus empressé de partir que Philippe lui-même, ce qui s'expliqua à l'arrivée, lorsque, en voyant madame Hortense Salcêdo, il se prit à pâlir beaucoup, pendant que celle-ci rougissait un peu plus qu'il ne convient de rougir à une veuve de six mois.

Le mot de cette énigme était que M. Aubry avait recherché Hortense avant son mariage avec l'Espagnol, qu'il l'avait beaucoup regrettée, qu'il l'aimait encore, et que le cœur de la jeune fille lui ayant échappé à Paris, il espérait ressaisir, à Lima, le cœur de la veuve.

Ne pas toujours se fier à ces eaux dormantes que l'on appelle des savants, et qui cachent souvent, à l'état de tourbillons, les plus orageuses passions. Toutefois, ceci ne s'applique qu'à moitié à Charles Aubry, dont l'amour était patient et vrai, respectueux et profond.